CHAPITRE XLIII.

L'ONCLE ET LE NEVEU

Le cheval et le laquais de lord de Winter l'attendaient à la porte.

Il s'achemina alors vers son logis, tout pensif et regardant derrière lui de temps en temps, pour contempler la façade silencieuse et noire du Louvre.

Ce fut alors qu'il vit un cavalier se détacher, pour ainsi dire, de la muraille et le suivre à quelque distance.

Il se rappela avoir vu, en sortant du Palais-Royal, une ombre à peu près pareille.

Le laquais de lord de Winter, qui le suivait à quelques pas, observa aussi ce cavalier avec inquiétude.

Le cheval et le laquais de lord de Winter l'attendaient à la porte.

— Tomy, dit le gentilhomme en faisant signe au valet de s'approcher.

— Me voici, monseigneur.

Et le valet se plaça côte à côte avec son maître.

— Avez-vous remarqué cet homme qui nous suit?

— Oui, milord.

— Qui est-il?

— Je n'en sais rien ; seulement il suit Votre Grâce depuis le Palais-Royal, s'est arrêté au Louvre pour attendre sa sortie, et repart du Louvre avec elle.

— Quelque espion du cardinal, dit de Winter à part lui; feignons de ne pas nous apercevoir de sa surveillance.

Et, piquant des deux, il s'enfonça dans le dédale des rues qui conduisaient à son hôtel, situé du côté du Marais.

Ayant habité longtemps la place Royale, lord de Winter était revenu tout naturellement se loger près de son ancienne demeure.

L'inconnu mit son cheval au galop.

De Winter descendit à son hôtellerie et monta chez lui, se promettant de faire observer l'espion.

Mais, comme il déposait ses gants et son chapeau sur une table, il vit dans une glace qui se trouvait devant lui une figure qui se dessinait sur le seuil de la chambre.

Il se détourna, Mordaunt était devant lui

De Winter pâlit et resta debout et immobile; quant à Mordaunt, il se tenait sur la porte, froid, menaçant et pareil à la statue du commandeur.

Il y eut un instant de silence glacé entre ces deux hommes.

— Monsieur, dit de Winter, je croyais déjà vous avoir fait comprendre que cette persécution me fatiguait; retirez-

Mordaunt se tenait sur la porte, froid, menaçant et pareil à la statue du commandeur.

vous donc, ou je vais appeler pour vous faire chasser comme à Londres. Je ne suis pas votre oncle, je ne vous connais pas!

— Mon oncle, répliqua Mordaunt de sa voix rauque et railleuse, vous vous trompez; vous ne me ferez pas chasser cette fois comme vous l'avez fait à Londres; vous n'oserez. Quant à nier que je sois votre neveu, vous y songerez à deux fois, maintenant que j'ai appris bien des choses que j'ignorais il y a un an.

— Eh! que m'importe ce que vous avez appris? dit de Winter.

— Oh! il vous importe beaucoup, mon oncle, j'en suis sûr; et vous allez être de mon avis tout à l'heure, ajouta-t-il avec un sourire qui fit passer le frisson dans les veines de celui auquel il s'adressait. Quand je me suis présenté chez vous la première fois à Londres, c'était pour vous demander ce qu'était devenu mon bien; quand je me suis présenté la seconde fois, c'était pour vous demander qui avait

souillé mon nom. Cette fois, je me présente devant vous pour vous faire une question bien autrement terrible que toutes ces questions, pour vous dire, comme Dieu au premier meurtrier : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère Abel? » Milord, qu'avez-vous fait de votre sœur, de votre sœur, qui était ma mère?

De Winter recula sous le feu de ces yeux ardents.

— De votre mère? dit-il.

— Oui, de ma mère, milord, dit le jeune homme en secouant la tête de haut en bas.

De Winter fit un effort violent sur lui-même, et, plongeant dans ses souvenirs pour y chercher une haine nouvelle, il s'écria :

— Cherchez ce qu'elle est devenue, malheureux, et demandez-le à l'enfer, peut-être que l'enfer vous répondra.

Le jeune homme s'avança alors dans la chambre jusqu'à ce qu'il se trouvât face à face avec lord de Winter, et croisant les bras :

— Je l'ai demandé au bourreau de Béthune, dit Mordaunt d'une voix sourde et le visage livide de douleur et de colère, et le bourreau de Béthune m'a répondu.

De Winter tomba sur une chaise comme si la foudre l'avait frappé, et tenta vainement de répondre.

— Oui, n'est-ce pas, continua le jeune homme, avec ce mot tout s'explique, avec ce mot l'abîme s'ouvre. Ma mère avait hérité de son mari, et vous avez assassiné ma mère! Mon nom m'assurait le bien paternel, et vous m'avez dégradé de mon nom. Puis, quand vous m'avez eu dégradé de mon nom, vous m'avez dépouillé de ma fortune. Je ne m'étonne plus maintenant que vous ne me reconnaissiez pas; je ne m'étonne plus que vous refusiez de me connaître! Il est malséant d'appeler son neveu, quand on est spoliateur, l'homme qu'on a fait pauvre; quand on est meurtrier, l'homme que l'on a fait orphelin!

Ces paroles produisirent l'effet contraire qu'en attendait Mordaunt : de Winter se rappela quel monstre était milady.

Il se releva, calme et grave, contenant par son regard sévère le regard exalté du jeune homme.

— Vous voulez pénétrer dans cet horrible secret, monsieur? dit de Winter. Eh bien! soit. Sachez donc quelle était cette femme dont vous venez aujourd'hui me demander compte : cette femme avait, selon toute probabilité, empoisonné mon frère, et, pour hériter de moi, elle allait m'assassiner à mon tour : j'en ai la preuve. Que direz-vous à cela?

— Je dirai que c'était ma mère!

— Elle a fait poignarder par un homme, autrefois juste, bon et pur, le malheureux duc de Buckingham. Que direz-vous à ce crime, dont j'ai la preuve?

— C'était ma mère!

— Revenue en France, elle a empoisonné, dans le couvent des Augustines de Béthune, une jeune femme qu'aimait un de ses ennemis. Ce crime vous persuadera-t-il de la justice du châtiment? Ce crime, j'en ai la preuve.

— C'était ma mère! s'écria le jeune homme, qui avait donné à ces trois exclamations une force toujours progressive.

— Enfin, chargée de meurtre, de débauches, odieuse à tous, menaçante encore comme une panthère altérée de sang elle a succombé sous les coups d'hommes qu'elle avait désespérés et qui jamais ne lui avaient causé le moindre dommage; elle a trouvé des juges, que ses attentats hideux ont évoqués; et ce bourreau que vous avez vu, ce bourreau qui vous a tout raconté, prétendez-vous, ce bourreau, s'il vous a tout raconté, a dû vous dire qu'il avait tressailli de joie en vengeant sur elle la honte et le suicide de son frère. Fille pervertie, épouse adultère, sœur dénaturée, homicide, empoisonneuse, exécrable à tous les gens qui l'avaient connue, à toutes les nations qui l'avaient reçue dans leur sein, elle est morte maudite du ciel et de la terre; voilà ce qu'était cette femme.

Un sanglot plus fort que la volonté de Mordaunt lui déchira la gorge et fit remonter le sang à son visage livide.

Il crispa ses poings, et, le visage ruisselant de sueur, les cheveux hérissés sur son front comme ceux d'Hamlet, il s'écria, dévoré de fureur :

— Taisez-vous, monsieur, c'était ma mère! ses désordres, je ne les connais pas; ses vices, je ne les connais pas; ses crimes, je ne les connais pas! Mais ce que je sais, c'est que j'avais une mère, c'est que cinq hommes, ligués contre une femme, l'ont tuée clandestinement, nuitamment, silencieusement, comme des lâches! ce que je sais, c'est que vous en étiez, monsieur, c'est que vous en étiez, mon oncle, et que vous avez dit comme les autres, et plus haut que les autres : *Il faut qu'elle meure!* Donc, je vous en préviens, écoutez bien ces paroles et qu'elles se gravent dans votre mémoire de manière à ce que vous ne les oubliiez jamais. Ce meurtre qui m'a tout ravi, ce meurtre qui m'a fait sans nom, ce meurtre qui m'a fait pauvre, ce meurtre qui m'a fait corrompu, méchant, implacable, j'en demanderai compte à vous d'abord, puis à ceux qui furent vos complices, quand je les connaîtrai.

La haine dans les yeux, l'écume à la bouche, le poing tendu, Mordaunt avait fait un pas de plus, un pas terrible et menaçant vers de Winter.

Celui-ci porta la main à son épée, et dit avec le sourire de l'homme qui depuis trente ans joue avec la mort :

— Voulez-vous m'assassiner, monsieur? alors je vous reconnaîtrai pour mon neveu, car vous êtes bien le fils de votre mère.

— Non, répliqua Mordaunt en forçant toutes les fibres de son visage, tous les muscles de son corps, à reprendre leur place et à s'effacer; non, je ne vous tuerai pas, en ce moment du moins, car sans vous je ne découvrirais pas les autres. Mais, quand je les connaîtrai, tremblez, monsieur; j'ai poignardé le bourreau de Béthune, je l'ai poignardé sans pitié, sans miséricorde, et c'était le moins coupable de vous tous.

Et à ces mots le jeune homme sortit et descendit l'escalier avec assez de calme pour n'être pas remarqué; puis, sur le palier inférieur, il passa devant Tomy, penché sur la rampe et n'attendant qu'un cri de son maître pour monter près de lui.

Mais de Winter n'appela point.

Ecrasé, défaillant, il resta debout et l'oreille tendue; puis seulement, lorsqu'il eut entendu le pas du cheval qui s'éloignait, il tomba sur une chaise en disant :

— Mon Dieu! je vous remercie qu'il ne connaisse que moi.

CHAPITRE XLIV.

PATERNITÉ.

Pendant que cette scène terrible se passait chez lord de Winter, Athos, assis près de la fenêtre de sa chambre, le coude appuyé sur une table, la tête appuyée sur sa main, écoutait des yeux et des oreilles à la fois Raoul, qui lui racontait les aventures de son voyage et les détails de la bataille.

La belle et noble figure du gentilhomme exprimait un indicible bonheur au récit de ces premières émotions, si fraîches et si pures.

Il aspirait les sons de cette voix juvénile, qui se passionnait déjà aux beaux sentiments comme on fait d'une musique harmonieuse.

Il avait oublié ce qu'il y avait de sombre dans le passé, de nuageux dans l'avenir.

On eût dit que le retour de cet enfant bien-aimé avait fait de ces craintes mêmes des espérances.

Athos était heureux, heureux comme jamais il ne l'avait été.

— Et vous avez assisté et pris part à cette grande bataille, Bragelonne? disait l'ancien mousquetaire.

— Oui, monsieur

— Et elle a été rude, dites-vous?

— M. le Prince a chargé onze fois en personne.

— C'est un grand homme de guerre, Bragelonne.

— C'est un héros, monsieur; je ne l'ai pas perdu de vue un instant. Oh! que c'est beau, monsieur, de s'appeler Condé et de porter ainsi son nom!

— Calme et brillant, n'est-ce pas?

— Calme comme à une parade, brillant comme dans une fête. Lorsque nous abordâmes l'ennemi, c'était au pas; on nous avait défendu de tirer les premiers, et nous marchions aux Espagnols, qui se tenaient sur une hauteur, le mousqueton à la cuisse. Arrivé à trente pas d'eux, le prince se retourna vers ses soldats : — Enfants, dit-il, vous allez avoir à souffrir une furieuse décharge; mais après, soyez tranquilles, vous aurez bon marché de tous ces gens... Il se faisait un tel silence, qu'amis et ennemis entendirent ces paroles. Puis, levant son épée : — Sonnez, trompettes, dit-il.

— Bien, bien! Dans l'occasion, vous feriez ainsi, Raoul, n'est-ce pas?

— J'en doute, monsieur, car j'ai trouvé cela bien beau et bien grand. Lorsque nous fûmes arrivés à vingt pas, nous vîmes tous ces mousquetons s'abaisser comme une ligne brillante, car le soleil resplendissait sur les canons. — Au pas, enfants, dit le prince, voici le moment.

— Eûtes-vous peur, Raoul? demanda le comte.

— Oui, monsieur, répondit naïvement le jeune homme, je me sentis comme un grand froid au cœur, et au mot : feu! qui retentit en espagnol dans les rangs ennemis, je fermai les yeux et je pensai à vous!

— Bien vrai, Raoul? dit Athos en lui serrant la main.

— Oui, monsieur. Au même instant, il se fit une telle détonation, qu'on eût dit que l'enfer s'ouvrait, et ceux qui ne furent pas tués sentirent la chaleur de la flamme. Je rouvris les yeux, étonné de n'être pas mort, ou tout au moins blessé : le tiers de l'escadron était couché à terre, mutilé et sanglant. En ce moment, je rencontrai l'œil du prince; je ne pensai plus qu'à une chose, c'est qu'il me regardait. Je piquai des deux, et je me trouvai au milieu des rangs ennemis.

— Et le prince fut content de vous?

— Il me le dit du moins, monsieur, lorsqu'il me chargea d'accompagner à Paris M. de Châtillon, qui est venu donner cette nouvelle à la reine et apporter les drapeaux pris. — Allez, me dit le prince, l'ennemi ne sera pas rallié de quinze jours. D'ici là, je n'ai pas besoin de vous. Allez embrasser ceux que vous aimez et qui vous aiment, et dites à ma sœur de Longueville que je la remercie du cadeau qu'elle m'a fait en vous donnant à moi. Et je suis venu, monsieur, ajouta Raoul en regardant le comte avec un sourire de profond amour, car j'ai pensé que vous seriez bien aise de me revoir.

Athos attira le jeune homme à lui et l'embrassa au front comme il eût fait à une jeune fille.

— Ainsi, dit-il, vous voilà lancé, Raoul; vous avez des ducs pour amis, un maréchal de France pour parrain, un prince du sang pour capitaine, et dans une même journée de retour vous avez été reçu par deux reines : c'est beau pour un novice.

— Ah! monsieur, dit Raoul tout à coup, vous me rappelez une chose que j'oubliais, dans mon empressement à vous raconter mes exploits : c'est qu'il se trouvait chez Sa Majesté la reine d'Angleterre un gentilhomme qui, lorsque j'ai prononcé votre nom, a poussé un cri de surprise et de joie; il s'est dit de vos amis, m'a demandé votre adresse et va venir vous voir.

— Comment s'appelle-t-il?

— Je n'ai pas osé le lui demander, monsieur; mais, quoiqu'il s'exprime élégamment, à son accent j'ai jugé qu'il était Anglais.

— Ah! fit Athos.

Et sa tête se pencha comme pour chercher un souvenir.

Puis, lorsqu'il releva son front, ses yeux furent frappés de la présence d'un homme qui se trouvait debout devant la porte entr'ouverte, et le regardait d'un air attendri...

— Lord de Winter! s'écria le comte.

— Athos, mon ami!

Et les deux gentilshommes se tinrent un instant embrassés; puis, Athos lui prenant les deux mains, lui dit en le regardant :

— Qu'avez-vous, milord? vous paraissez aussi triste que je suis joyeux.

— Oui, cher ami, c'est vrai; et je dirai même plus, c'est que votre vue redouble ma crainte.

Et de Winter regarda autour de lui comme pour chercher la solitude.

Raoul comprit que les deux amis avaient à causer, et sortit sans affectation.

— Voyons, maintenant que nous voilà seuls, dit Athos, parlons de vous.

— Pendant que nous voilà seuls, parlons de nous, répondit lord de Winter. Il est ici.

— Qui?

— Le fils de milady.

Athos, encore une fois frappé par ce nom qui semblait le poursuivre comme un écho fatal, hésita un moment, fronça légèrement le sourcil, puis d'un ton calme :

— Je le sais, dit-il.

— Vous le savez?

— Oui, Grimaud l'a rencontré entre Béthune et Arras, et est revenu à franc étrier pour me prévenir de sa présence.

— Grimaud le connaissait donc?

— Non, mais il a assisté à son lit de mort un homme qui le connaissait.

— Le bourreau de Béthune! s'écria de Winter.

— Vous savez cela? dit Athos étonné

— Il me quitte à l'instant, dit de Winter; il m'a tout dit. Ah! mon ami, quelle horrible scène! Que n'avons-nous étouffé l'enfant avec la mère!

Athos, comme toutes les nobles natures, ne rendait pas à autrui les impressions fâcheuses qu'il ressentait; mais, au contraire, il les absorbait toujours en lui-même et renvoyait en leur place des espérances et des consolations.

On eût dit que ses douleurs personnelles sortaient de son âme transformées en joie pour les autres.

— Que craignez-vous? dit-il, revenant par le raisonnement sur la terreur instinctive qu'il avait éprouvée d'abord; ne sommes-nous pas là pour nous défendre? Ce jeune homme s'est-il fait assassin de profession, meurtrier de sang-froid? Il a pu tuer le bourreau de Béthune dans un

— Ah! mon ami, quelle horrible scène! Que n'avons-nous étouffé l'enfant avec la mère!

mouvement de rage, mais maintenant sa fureur est assouvie.

De Winter sourit tristement et secoua la tête.

— Vous ne connaissez donc plus ce sang? dit-il.

— Bah! dit Athos en essayant de sourire à son tour, il aura perdu de sa férocité à la deuxième génération. D'ailleurs, ami, la Providence nous a prévenus pour que nous nous mettions sur nos gardes. Nous ne pouvons rien autre chose qu'attendre. Attendons. Mais, comme je le disais d'abord, parlons de vous. Qui vous amène à Paris?

— Quelques affaires d'importance que vous connaîtrez plus tard. Mais, qu'ai-je ouï dire chez Sa Majesté la reine d'Angleterre, M. d'Artagnan est Mazarin? Pardonnez-moi ma franchise, mon ami, je ne hais ni ne blâme le cardinal, et vos opinions me seront toujours sacrées : seriez-vous par hasard à cet homme?

— M. d'Artagnan est au service, dit Athos, il est soldat,

il obéit au pouvoir constitué. M. d'Artagnan n'est pas riche et a besoin pour vivre de son grade de lieutenant. Les millionnaires comme vous, milord, sont rares en France.

— Hélas! dit de Winter, je suis aujourd'hui aussi pauvre et plus pauvre que lui. Mais revenons à vous.

— Eh bien! vous voulez savoir si je suis mazarin? Non, mille fois non! Pardonnez-moi aussi ma franchise, milord

De Winter se leva et serra Athos dans ses bras.

— Merci, comte, dit-il, merci de cette heureuse nouvelle. Vous me voyez heureux et rajeuni. Ah! vous n'êtes pas Mazarin, vous? à la bonne heure! d'ailleurs ce ne pouvait pas être. Mais pardonnez encore : êtes-vous libre?

— Qu'entendez-vous par libre?

— Je vous demande si vous n'êtes point marié.

— Vicomte, dit Athos, vous allez escorter milord jusqu'à son hôtellerie et ne le laisserez approcher par personne. — Page 162.

— Ah! pour cela, non, dit Athos en souriant.

— C'est que ce jeune homme, si beau, si élégant, si gracieux...

— C'est un enfant que j'élève et qui ne connaît pas même son père.

— Fort bien; vous êtes toujours le même, Athos, grand et généreux.

— Voyons, milord, que me demandez-vous?

— Vous avez encore pour amis MM. Porthos et Aramis?

— Et ajoutez d'Artagnan, milord. Nous sommes toujours quatre amis dévoués l'un à l'autre comme autrefois; mais, lorsqu'il s'agit de servir le cardinal ou de le combattre, d'être mazarins ou frondeurs, nous ne sommes plus que deux.

— M. Aramis est avec d'Artagnan? demanda lord de Winter.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

— Non, dit Athos, M. Aramis me fait l'honneur de partager mes convictions.

— Pouvez-vous me mettre en relations avec cet ami si charmant et si spirituel?

— Sans doute, dès que cela vous sera agréable.

— Est-il changé?

— Il s'est fait abbé, voilà tout.

— Vous m'effrayez; son état a dû le faire renoncer alors aux grandes entreprises?

— Au contraire, dit Athos en souriant, il n'a jamais été si mousquetaire que depuis qu'il est abbé, et vous retrouverez un véritable Galaor. Voulez-vous que je l'envoie chercher par Raoul?

— Merci, comte, on pourrait ne pas le trouver à cette heure chez lui. Mais puisque vous croyez pouvoir répondre de lui...

— Comme de moi-même.

— Pouvez-vous vous engager à me l'amener demain à dix heures sur le pont du Louvre?

— Ah! ah! dit Athos en souriant, vous avez un duel?

— Oui, comte, et un beau duel; un duel dont vous serez, j'espère.

— Où irons-nous, milord?

— Chez S. M. la reine d'Angleterre, qui m'a chargé de vous présenter à elle, comte.

— Sa Majesté me connaît donc?

— Je vous connais, moi.

— Énigme, dit Athos, mais n'importe : du moment où vous en avez le mot, je n'en demande pas davantage. Me ferez-vous l'honneur de souper avec moi, milord?

— Merci, comte, dit de Winter, la visite de ce jeune homme, je vous l'avoue, m'a ôté l'appétit et m'ôtera probablement le sommeil. Quelle entreprise vient-il accomplir à Paris? Ce n'est pas pour m'y rencontrer qu'il y est venu, car il ignorait mon voyage. Ce jeune homme m'épouvante; il y a en lui un avenir de sang.

— Que fait-il en Angleterre?

— C'est un des sectateurs les plus ardents d'Olivier Cromwell.

— Qui l'a donc rallié à cette cause? sa mère et son père étaient catholiques, je crois?

— La haine qu'il a contre le roi...

— Contre le roi?

— Oui, le roi l'a déclaré bâtard, l'a dépouillé de ses biens, lui a défendu de porter le nom de Winter.

— Et comment s'appelle-t-il maintenant?

— Mordaunt...

— Puritain et déguisé en moine, voyageant seul sur les routes de France, ajouta Athos.

— En moine, dites-vous?

— Oui, ne le saviez-vous pas?

— Je ne sais rien que ce qu'il m'a dit.

— C'est ainsi et que par hasard, j'en demande pardon à Dieu si je blasphème, c'est ainsi qu'il a entendu la confession du bourreau de Béthune.

— Alors je devine tout, dit de Winter; il vient envoyé par Cromwell.

— A qui? demanda Athos.

— A Mazarin; et la reine avait deviné juste; nous avons été prévenus; tout s'explique pour moi maintenant. Adieu, comte, à demain.

— Mais la nuit est noire, dit Athos en voyant lord de Winter agité d'une inquiétude plus grande que celle qu'il voulait laisser paraître, et vous n'avez peut-être pas de laquais?

— J'ai Tomy, un bon mais naïf garçon.

— Holà! Olivain, Grimaud, Blaisois, qu'on prenne le mousqueton et qu'on appelle M. le vicomte.

Blaisois était ce grand garçon, moitié laquais et moitié paysan, que nous avons entrevu au château de Bragelonne venant annoncer que le dîner était servi, et qu'Athos avait baptisé du nom de sa province.

Cinq minutes après cet ordre donné, Raoul entra.

— Vicomte, dit Athos, vous allez escorter milord jusqu'à son hôtellerie et ne le laisserez approcher par personne.

— Ah! comte, dit de Winter, pour qui donc me prenez-vous?

— Pour un étranger qui ne connaît point Paris, dit Athos, et à qui le vicomte montrera le chemin.

De Winter lui serra la main

— Grimaud, dit Athos, mets-toi à la tête de la troupe, et gare au moine!

Grimaud tressaillit, puis il fit un signe de tête et attendit le départ en caressant avec une éloquence silencieuse la crosse de son mousqueton.

— A demain, comte, dit de Winter.

— Oui, milord.

La petite troupe s'achemina vers la rue Saint-Louis, Olivain tremblant comme Sosie à chaque reflet de lumière équivoque, Blaisois assez ferme parce qu'il ignorait qu'on courût un danger quelconque, Tomy regardant à droite et à gauche, mais ne pouvant dire une parole, attendu qu'il ne parlait pas français.

De Winter et Raoul marchaient côte à côte et causaient ensemble.

Grimaud, qui, selon l'ordre d'Athos, avait précédé le cortége, le flambeau d'une main et le mousqueton de l'autre, arriva devant l'hôtellerie de de Winter, frappa du poing à la porte, et, lorsqu'on fut venu ouvrir, salua milord sans rien dire.

Il en fut de même pour le retour : les yeux menaçants de Grimaud ne virent rien de suspect qu'une espèce d'ombre embusquée au coin de la rue Guénégaud et du quai; il lui sembla qu'en passant il avait déjà remarqué ce guetteur de nuit qui attirait ses yeux.

Il piqua vers lui; mais, avant qu'il eût pu l'atteindre, l'ombre avait disparu dans une ruelle où Grimaud ne pensa point qu'il fût prudent de s'engager.

On rendit compte à Athos du succès de l'expédition, et, comme il était dix heures du soir, chacun se retira dans son appartement.

Le lendemain en ouvrant les yeux, ce fut le comte à son tour qui aperçut Raoul à son chevet.

Le jeune homme était tout habillé et lisait un livre nouveau de M. Chapelain.

— Déjà levé, Raoul? dit le comte.

— Oui, monsieur, répondit le jeune homme avec une légère hésitation. J'ai mal dormi.

— Vous, Raoul! vous avez mal dormi! quelque chose vous préoccupait donc? demanda Athos.

— Monsieur, vous allez dire que j'ai bien grande hâte de vous quitter, quand je viens d'arriver à peine, mais...

— Vous n'aviez donc que deux jours de congé, Raoul?

— Au contraire, monsieur, j'en ai dix; aussi n'est-ce point au camp que je désirerais aller

Athos sourit.

— Où donc, dit-il, à moins que ce ne soit un secret, vicomte? Vous voilà presque un homme, puisque vous avez fait vos premières armes, et vous avez conquis le droit d'aller où vous voulez sans me le dire.

— Jamais, monsieur, dit Raoul, tant que j'aurai le bonheur de vous avoir pour protecteur, je ne croirai avoir le droit de m'affranchir d'une tutelle qui m'est si chère. J'aurais donc le désir d'aller passer un jour à Blois seulement. Vous me regardez et vous allez rire de moi.

— Non, au contraire, dit Athos en étouffant un soupir; non, je ne ris pas, vicomte. Vous avez envie de revoir Blois, mais c'est tout naturel!

— Ainsi, vous me le permettez? s'écria Raoul tout joyeux.

— Assurément, Raoul.

— Au fond du cœur, monsieur, vous n'êtes point fâché?

— Pas du tout. Pourquoi serais-je fâché de ce qui vous fait plaisir?

— Ah! monsieur, que vous êtes bon! s'écria le jeune homme, faisant un mouvement pour sauter au cou d'Athos; mais le respect l'arrêta.

Athos lui ouvrit ses bras.

— Ainsi, je puis partir tout de suite?

— Quand vous voudrez, Raoul.

Raoul fit trois pas pour sortir.

— Monsieur, dit-il, j'ai pensé à une chose, c'est que c'est à madame la duchesse de Chevreuse, si bonne pour moi, que j'ai dû mon introduction près de M. le Prince.

— Et que vous lui devez un remerciment, n'est-ce pas, Raoul?

— Mais il me semble, monsieur; cependant, c'est à vous de décider.

— Passez par l'hôtel de Luynes, Raoul, et faites demander si madame la duchesse peut vous recevoir. Je vois avec plaisir que vous n'oubliez pas les convenances. Vous prendrez Grimaud et Olivain.

— Tous deux, monsieur? demanda Raoul avec étonnement.

— Tous deux.

Raoul salua et sortit.

En lui regardant fermer la porte et en l'écoutant appeler de sa voix joyeuse et vibrante Grimaud et Olivain, Athos soupira.

— C'est bien vite me quitter, pensait-il en secouant la tête; mais il obéit à la loi commune. La nature est ainsi faite, elle regarde en avant. Décidément, il aime cette enfant; mais m'aimera-t-il moins pour en aimer d'autres?

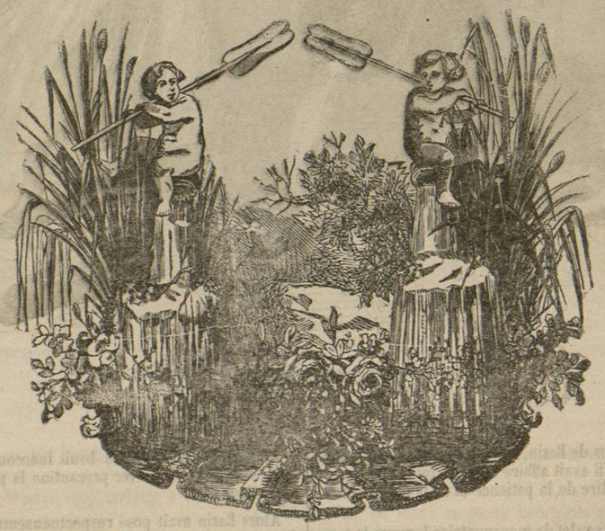
Et Athos s'avoua qu'il ne s'attendait point à ce prompt départ; mais Raoul était si heureux, que tout s'effaça dans l'esprit d'Athos devant cette considération.

A dix heures tout était prêt pour le départ.

Comme Athos regardait Raoul monter à cheval, un laquais le vint saluer de la part de madame de Chevreuse.

Il était chargé de dire au comte de la Fère qu'elle avait appris le retour de son jeune protégé, ainsi que la conduite qu'il avait tenue à la bataille, et qu'elle serait fort aise de lui faire ses félicitations.

— Dites à madame la duchesse, répondit Athos, que M. le vicomte montait à cheval pour se rendre à l'hôtel de Luynes.

Puis, après avoir fait de nouvelles recommandations à Grimaud, Athos fit de la main signe à Raoul qu'il pouvait partir.

Au reste, en y réfléchissant, Athos songeait qu'il n'y avait point de mal peut-être à ce que Raoul s'éloignât de Paris en ce moment.